L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Bureau de la rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS,

VENDREDI MATIN, 15 MAI 1868.

FEUILLETON.

LES INVISIBLES DE PARIS.

PAR GUSTAVE AIMARD.

SECONDE PARTIE.

PASSE-PARTOUT.

XIV.

ÉDMÉE.

Vous êtes fou, René! dit le colonel Martial Renaud à son ami, qui lui parlait ainsi du ton le plus sérieux et le plus convaincu.

Soit, mais je le ferai comme je le dis.

Cependant.....

Quoi! vous m'ordres pour Rouen, colonel! demanda froidement René.

Entêté.

Il est des pays où l'entêtement passe pour du caractère, répondit en riant le vicomte.

Tête brûlante! tête carrée!

Cela vous va bien de m'appeler : tête brûlante. Nous sommes presque de même pays.

C'est vrai! Allons, enfant, je cède.

Vous faites bien.

Mais vous ne le promettez, vous vous moquez.

Je vous le promets.

Dans notre intérêt comme dans le votre, le moindre indisposition, ou même un retard, tout retard pourrait nous devenir funeste.

Je serai prudent.

Je suis sûr, fit le colonel avec un ton sûr.

Il venait de trouver le moyen de retenir cette nature fougueuse et indomptable.

Ainsi, à Rouen! demanda le vicomte de Luz.

Vous recruterez parmi nos affidés soixante marins, les meilleurs que vous pourrez vous procurer. Vous les expédierez également à sir Mortimer.

Bien; ensuite.

Vous vous rendrez vous-même à bord du brick, où vous attendrez mes dernières instructions.

Merci, colonel; merci mon ami.....

Mais, aperçevant le sourire victorieux de Martial Renaud, le jeune homme s'arrêta et le regarda soupçonneusement.

Pas d'arrière pensée au moins!

Aucune.

N'allez pas me donner contre-ordre, on le sait.

Ah! vous allez encore me menacer de vous faire sauter le crane..... René, René, vous abusez de mon affection, enfant gâté que vous êtes.

Il sera vendu.

Ayez confiance en moi.

Aurai confiance.

Bien. Tenez, voici l'argent nécessaire à l'accomplissement de votre mission.

Et il lui remit plusieurs liasses de billets de banque.

Combien y a-t-il là dedans.

Je ne sais pas.

Comptez.

C'est votre affaire. Vous compterez plus tard. Maintenant, retirez-vous et tâchez de prendre des forces cette nuit, pour demain matin.

Je vais dormir pour mon compte et pour celui de l'Association, répondit joyeusement le jeune gentilhomme breton, qui était plein de satisfaction pleine et entière de sa victoire.

Le colonel l'accompagna jusqu'à la porte, joyeusement de son bonheur, victorieux de sa défaite.

Nature d'élite, murmurait-il en revenant sur ses pas. Jeunesse, beauté, courage, printemps et amour! Ah! Rien ne gâte quand, auréolé bénie, vous entourez une seule tête de vos rayons dorés.

Allons! allons! Noel devait être fier de commander à des tels hommes.

Espérons que je ne garderai pas longtemps sa place, que je n'usurperai pas plus longtemps ses prérogatives.

Il était arrivé jusqu'au baron d'Entragues, qui se trouvait alors seul avec lui.

Et telle était sa distraction, que le baron fut obligé de tousser pour rappeler au chef provisoire des Invisibles que ce n'était point encore le moment de se livrer à ses méditations philosophiques.

Il se remit vivement.

Pardon, baron, lui dit-il. Je ne vous oublie pas, je ne m'oublie pas moi-même.

Vous êtes tout excusé, colonel. J'attends vos ordres, répondit le jeune homme en souriant.

Je vous ai gardé pour le dernier, baron, parce que je vous ai réservé une mission toute de confiance.

M. d'Entragues regarda le colonel d'un air tellement étonné que ce dernier, sans attendre de réponse, ajouta :

Bien que je vous connaisse depuis bien peu de temps, monsieur, je vous avez gagné mon estime. Je vous sais un homme d'action, je sais combien que je trouverai en vous un homme de cœur et d'intelligence.

Je ne puis que vous remercier, colonel, de la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi.

Vous pouvez faire mieux, baron.

Quoi, monsieur?

Le justifier.

Ou le voilà, le titre de chef suprême provisoire des Compagnons de la Lune et des Invisibles donnait à Martial Renaud une autorité qui lui permettait de parler net et ferme, et de le prendre de haut avec le plupart de ses subordonnés.

Du reste, il n'avait pas en grand peine à se faire respecter de ceux, quelque nouveau qu'il fût pour lui.

Depuis des siècles, il avait assisté à toutes les scènes présentées par son frère, réunissant en comme un à un le vieux dans le commencement de cette histoire, étaient tantôt tenues dans l'ombre, à moitié couverte, à visage caché, et tantôt avaient lieu presque au grand jour, mais toujours voilé, sans crainte des traîtres et des espions.

La première, plus importantes, concernaient les grandes œuvres de l'association des Invisibles.

Elles traitaient de questions pour la plupart politiques et humanitaires.

Les autres, ne concernant que des intérêts secondaires, des affaires particulières, nécessitaient moins de précaution et se tenaient presque au pied level.

Martial Renaud n'était donc nullement embarrassé pour faire ce qu'il avait vu cent fois faire à son frère, parler comme il l'avait entendu du souvent parler.

Il manquait peut-être de l'initiative que possédait le comte de Warrens, de cet esprit de primauté, il n'avait pas le brillant de son frère, mais c'était un homme ferme et probe, voyant juste et se décidant vite.

Les intérêts de l'Association ne devaient point périclitter dans ses mains, durant le court intérim rempli par lui.

Le baron d'Entragues considéra avec curiosité ce homme qui lui ressemblait en tout, à la première entrevue qu'il lui donnait.

I comprit sa valeur, et résolut de rendre confiance pour confiance, sympathie pour sympathie.

A quoi puis je vous servir, maître? lui dit-il.

Vous avez mon *aide de camp*.

Je ne comprends pas bien.

Mon *alter ego*, le dépositaire de mes secrets qui auront besoin d'être connus en double. Vous deviendrez mon confident intime. Hélas! ce poste est celui que j'occupais auprès de mon pauvre frère.

Toutes les fois que le colonel Renaud prononçait ce mot : mon frère..... les larmes lui venaient à la paupière, un sanglot lui montait du cœur aux lèvres, mais larmes et sanglots, il refoulait tout au fond de son cœur.

Il n'était plus homme.

Il n'était plus parent.

Il représentait un principe, une grande et large idée, soit être se faisait bronze, et sa poitrine plantait au dessus des faiblesses terrestres, lui ait aux pieds la douleur et le souvenir.